



Présence Internationale

Rue Lt. Freddy Wampach 23
1200 Bruxelles
Email: info@pbi-belgium.org
<https://pbi-belgium.org/>
BNP Fortis: BE07 0011 0164 5366

BELGIQUE-BELGIE
P. P.
4020 LIEGE
P 001436



N° 157

Ed. resp. : M. Vasic, Rue Lt. Freddy Wampach 23, 1200 Bruxelles - Bureau de dépôt : Liège - Envoi non prioritaire à tarif réduit
Abonnement : 7 euros - Cotisation de sympathisant : 15 euros - Cotisation de membre effectif : 20 euros

Editorial

Le hasard de l'actualité et des publications fait que la plupart des articles de ce numéro ont trait à la Colombie : le témoignage de deux volontaires néerlandophones sur le terrain, l'hommage au père jésuite Javier Giraldo, ainsi qu'un texte journalistique évoquant à la fois le tremblement de terre et l'investiture du nouveau président Abelardo de la Espriella. Comme ce dernier est d'extrême droite et que son élection fait suite à d'autres accessions au pouvoir de candidats extrémistes sur le continent américain, on peut se poser la question de l'inexorabilité apparente de l'extrême droitisation de l'Amérique latine.

Cela avait commencé avec la présidence de Jair Bolsonaro au Brésil, achevée dans le chaos en janvier 2023 par une tentative de coup d'État pour s'y maintenir. Dans la foulée, s'en sont suivies l'élection de Javier Milei en Argentine, la réélection de Nayib Bukele au Salvador et celle de Daniel Noboa en Équateur. Puis, plus récemment, la victoire de José Antonio Kast au Chili et celles, étriquées, de Keiko Fujimori au Pérou et d'Abelardo de la Espriella en Colombie. Parallèlement, le Paraguay, le Panama, le Honduras et le Costa Rica ont aussi placé ou maintenu des présidences de droite (ultra) conservatrice à leur tête.

Dans un article d'opinion, publié en juillet dernier dans *La Libre Belgique*, Bernard Duterme, chargé d'étude au *Centre tricontinental* (CETRI), considère que le succès de l'extrême droite en Amérique latine repose moins sur une adhésion doctrinale que sur l'expression d'une colère. Dans ces conditions, on peut espérer que ce qui apparaît comme un raz-de-marée ne soit pas un mouvement irrésistible. À ce jour, explique-t-il, la "vague brune" demeure bien en deçà de ce que fut la "vague rouge" qui, entre 2000 et 2015, avait porté durablement au pouvoir des forces progressistes dans la majorité des pays du continent. Depuis, toujours aux yeux du spécialiste, deux dynamiques se superposent : d'une part, l'alternance classique, par laquelle l'électorat sanctionne les gouvernements sortants, et, d'autre part, l'alternance de rupture, par laquelle surgissent de nouvelles figures outrancières qui capitalisent sur la défiance envers les élites politiques.

Par ailleurs, précise Bernard Duterme, ne perdons pas de vue que des gouvernements progressistes assez populaires dirigent actuellement les deux principales puissances latino-américaines que sont le Brésil et le Mexique. Même s'il est vrai que l'élection présidentielle brésilienne se rapproche à grands pas et que Flavio Bolsonaro, le fils de l'autre, y talonne dans les sondages l'octogénaire Lula qui s'y représente pour un 4e mandat.

Au sommaire

Colombie

Le tremblement de terre place le nouveau président face à un défi immédiat
Page 2

Hommage au Padre Javier Giraldo
Page 3

Columbia

Hoe is het om veldvrijwilliger voor PBI Colombia te zijn?
Page 4

Mexique

Le Plan Michoacán ou les limites d'une paix militarisée
Page 6



PEACE BRIGADES INTERNATIONAL est une organisation internationale impartiale et indépendante de tout gouvernement, toute tendance politique ou croyance religieuse. PEACE BRIGADES INTERNATIONAL organise une présence internationale dans les zones de conflit armé à la demande d'associations locales menacées afin de sauvegarder l'espace nécessaire à l'action de la population civile en faveur d'un dialogue et d'une résolution non violente des conflits. PEACE BRIGADES INTERNATIONAL est une organisation officiellement reconnue par les Nations Unies.

Colombie

Le tremblement de terre place le nouveau président face à un défi immédiat

Abelardo de la Escriella, investi chef d'État le 7 août dernier, est directement confronté à une épreuve de l'exercice du pouvoir. Dans l'article que nous vous livrons ci-dessous et que nous reprenons à la Libre Belgique du 12 août 2026, la journaliste Margot Davier évoque les deux grands événements qui ont marqué la Colombie le mois dernier, à savoir les débuts de la présidence du candidat élu d'extrême droite et les dégâts du tremblement de terre.

Moins de trois jours après les apparats de la cérémonie d'investiture présidentielle, le nouveau dirigeant d'ultra-droite de la Colombie, Abelardo de la Escriella, doit composer avec une réalité brutale. Le pays dont il a tout juste pris les rênes, le 7 août, a été frappé, trois jours plus tard, par un séisme de magnitude 7,4, le plus violent depuis une décennie. Le bilan, encore provisoire, fait état de 216 victimes, de centaines de blessés et de dizaines d'immeubles détruits dans l'une des régions les plus peuplées et les plus riches du pays.

Inexpérimenté, élu de justesse face à son rival de gauche, le sénateur Ivan Cepeda, au sein d'un pays profondément divisé, Le Tigre, comme il s'est autoproclamé tout au long de sa campagne, est immédiatement confronté à une situation d'urgence. Abelardo de la Escriella doit composer avec des fonctionnaires hérités du gouvernement précédent, en poste au sein d'organismes clés comme le Service géologique colombien, afin de répondre à son premier défi.



Le nouveau président colombien (au centre, avec une casquette sur la tête) s'entretient avec des sauveteurs.

"Vous n'êtes pas seuls"

Si l'épicentre du désastre se situe à proximité de San José del Palmar, une municipalité du département isolé et négligé du Choco, plusieurs grandes villes ont été durement affectées : Quibdo, Pereira, Manizales, Medellín et Cali, où a eu lieu la passation de pouvoir. Plusieurs aéroports ont été temporairement fermés et les équipes de secours s'activent désespérément à extraire des décombres les sinistrés.

En déplacement à Barranquilla au moment de la secousse qui a provoqué 96 répliques, le président s'est envolé précipitamment pour la capitale afin de coordonner les opérations. Il a suspendu son agenda dans la région de La Guajira, dans l'extrême nord du pays, a convoqué le Comité national

de gestion des catastrophes, avant de se rendre à Quibdo. "Vous n'êtes pas seuls", a-t-il martelé lors d'une courte vidéo adressée aux habitants des zones les plus touchées, soucieux de se montrer rassurant. Son équipe de communication a multiplié les images le montrant entouré d'une foule de personnes, accompagné d'une musique dramatique. Le lendemain, il s'est déplacé à Pereira, au cœur de la région de production de café.

Un timing symbolique

"La catastrophe intervient après une passation de pouvoir turbulente, souligne Yann Basset, professeur de sciences politiques à l'Université du Rosaire, à Bogota, d'autant que le nouveau directeur de l'Unité nationale pour la gestion des risques de catastrophes (UNGRD) vient d'être nommé par décret; ce qui est délicat au milieu de l'urgence". Le 11 août 2026, l'ingénieur David Tamayo a effectivement pris ses fonctions comme nouveau directeur de ladite unité, après avoir été désigné par le vice-président José Manuel Restrepo. Il remplace au pied levé Javier Pava, éclaboussé par un scandale de corruption.

Par ailleurs, Abelardo de la Escriella a promis de s'en prendre au déficit budgétaire conséquent dont il hérite. Cet effort annoncé risque d'être remis en question avec l'aide aux victimes. "À moyen terme, le tour de vis promis pourrait être plus important que prévu", poursuit Yann Basset, malgré les propositions d'aide internationale. L'allié et modèle du chef d'État colombien, le président des États-Unis Donald Trump, a rapidement réagi, suivi par Israël, et l'Union européenne mais aussi des nations dirigées par la gauche comme le Mexique, l'Espagne ou le Brésil.

Décentralisation du pouvoir

C'est surtout sur la décentralisation du pouvoir qu'a insisté le nouveau président lors de son discours inaugural. Originaire de la Côte des Caraïbes, cet homme de province a promis de faire de Barranquilla, ville symbole de sa campagne électorale, une seconde capitale, et de gouverner "pour les régions" et non uniquement depuis Bogota. "Le jour du séisme, il a mis plus de trois heures pour rentrer à Bogota, alors on peut se demander si cette position va résister à la réalité de l'exercice du pouvoir", s'interroge Yann Basset.

Abelardo de la Escriella peut néanmoins compter sur les autorités locales en première ligne, ayant tissé de bonnes relations avec certains maires comme celui de Cali, Alejandro Eder. La manière dont le nouveau gouvernement répartira son attention, ses ressources et sa présence doit transformer les discours de campagne en engagements concrets et mesurables. Reste à savoir si la nouvelle administration parviendra à gagner en légitimité grâce à sa gestion de la crise.

Margot Davier



Colombie

Hommage au Padre Javier Giraldo

Grand défenseur des droits humains en Colombie, le père jésuite Javier Giraldo est décédé le 25 août 2026 à l'âge de 82 ans. Membre de la Compagnie de Jésus depuis plus de 60 ans, il a consacré sa vie à aider les personnes opprimées. Entre autres choses, il a raconté au monde les souffrances des victimes du conflit armé et a soutenu des groupes comme la communauté de paix de San José de Apartadó. C'est grâce à lui qu'en 1994, PBI a ouvert un projet dans son pays. Ancienne volontaire de PBI-Colombie, qui l'a côtoyé à plusieurs reprises, Nathalie Bienfait lui rend ici hommage.

Au cours des quatre années pendant lesquelles je faisais partie de l'équipe de PBI-Colombie, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de croiser le chemin du père Javier Giraldo. Notamment parce qu'il accompagnait la Communauté de Paix de San José de Apartadó (dans le Nord-Ouest de la Colombie) et y passait souvent du temps. Puis on le croisait toujours lors des grands événements de la défense des droits humains. Aussi, comme il me fascinait, en particulier par ses récits d'expériences vécues, j'essayais souvent de l'inviter à des réunions qu'on organisait avec PBI.

Pour mon dernier accompagnement, en février 2020, nous avons été avec la Communauté de Paix de San José au hameau de Mulatos et de La Resbalosa pour un acte de commémoration du massacre qui eut lieu à cet endroit en 2005. Le Père Javier était bien sûr présent et, comme je n'étais jamais très loin de lui pendant ces quelques jours, j'ai pu l'écouter raconter les événements de 2005, mais aussi l'entendre parler de l'histoire récente de la Colombie.

Il regorgeait également d'énergie. Aller à Mulatos suppose plusieurs heures de marche dans les montagnes de San José, sous la chaleur des Caraïbes. Alors que d'autres parcouraient le chemin à dos de mule, lui marchait tout du long, sans jamais utiliser de monture. Il marchait devant d'un pas décidé et en profitait sans doute pour méditer.

Padre Javier incarne la mémoire de la Colombie et la défense des droits humains. Dès son plus jeune âge, il s'est tenu aux côtés des personnes qui subissaient des attaques contre leur famille sans savoir ce qui leur arrivait ni pourquoi. Il a été l'un des premiers à dénoncer les disparitions forcées. Il a raconté les histoires des communautés victimes de déplacements forcés dans la région de Cacarica. Personne ne le croyait au début ou ne voulait le croire. Il a fait tant de choses qu'il faudrait de nombreuses pages pour tout raconter. Il a été témoin de toute cette violence subie par le peuple colombien et est devenu la voix de ces personnes qui, parce qu'elles vivaient sur une terre riche et convoitée, ont subi la violence au plus profond de leur chair.



Le père Javier Giraldo, il y a quelques années, au sein de la Communauté de Paix de San José de Apartadó

A vrai dire, Javier Giraldo est en quelque sorte le « père » de PBI-Colombie. C'est lui qui, il y a plus de trente ans, a passé cet appel auprès de PBI pour voir s'il était possible d'envisager le lancement d'un projet en Colombie. Une étude a été lancée et le premier bureau de PBI a ouvert ses portes en 1994. Il était un homme attaché à la justice et au droit. Face à toute accusation ou tout acte de violence, il répondait avec sagesse, en s'appuyant sur des textes du droit international. Il revendiquait le droit de se défendre comme le droit de se

rebeller face à l'oppression.

Chaque fois que je le voyais, je me sentais honorée et heureuse. Il souriait toujours et, même lorsqu'il n'avait pas trop de temps à m'accorder, il me souriait sans me le dire. Quelle tristesse de perdre une personne aussi forte ! Aujourd'hui, nous sommes nombreux à nous sentir orphelins. Peu avant sa mort, lorsque j'ai appris qu'il se trouvait dans un état critique suite à un accident domestique, j'ai été prise d'émotion, à l'instar de ses nombreux amis et connaissances de Colombie et d'ailleurs. Pendant quelques jours, la communauté de la défense des droits humains a retenu son souffle et s'est unie pour prier, en espérant que Javier Giraldo se remette. Malheureusement il s'est éteint le 25 août dernier.

A son décès, bien qu'il ait demandé de pouvoir « mourir en silence », sans qu'on lui fasse de discours de reconnaissance, nombreux ont été les hommages et les remerciements. Comment ne pas regretter la disparition de cet homme qui a fait preuve d'une telle dignité au milieu des victimes d'injustice et qui a prêté sa voix à tant de gens réduits au silence ! Comme l'a exprimé le père Henry Ramirez Soler à la fin d'un article émouvant où il évoque la difficulté de respecter la dernière volonté d'un défunt si important pour l'histoire de la défense des droits humains en Colombie : « Nous respectons son souhait de le laisser mourir en silence, mais nous ne permettrons pas que son héritage soit réduit au silence. »

Merci, cher Padre Javier Giraldo. On ne vous oubliera jamais.

Nathalie Bienfait



Columbia

Hoe is het om veldvrijwilliger voor PBI Colombia te zijn? Mensenrechtenwerk door de ogen van Sarah & Alex

Een van de activiteiten van PBI is het recruteren van vrijwilligers die dan voor een flink aantal maanden meedraaien in onze teams in het globale zuiden. We laten hierna Sarah en Alex aan het woord. Ze komen uit Nederland en werken als veldvrijwilliger voor PBI in Colombia. Sarah zit inmiddels een jaar in Barrancabermeja, en Alex ruim een half jaar in Bogotá. In dit artikel, dat we overnemen van PBI-Nederland, vertellen ze hoe hun werk eruit ziet, welke uitdagingen ze tegenkomen, en wat de mooiste momenten zijn die ze tot nu toe hebben meegemaakt als PBI-vrijwilligers.

Hoe ziet een week als veldvrijwilliger bij PBI-Colombia eruit?

Sarah: Elke week begint met een vergadering op maandag, waarin we alles bespreken: de agenda voor de week, het samenwonen, de boodschappen en andere praktische zaken. We zitten in Barrancabermeja, waar het altijd erg warm is, en soms is het lastig om de hitte te verdagen, we hebben alleen ventilatoren in het kantoor. De vergaderingen kunnen best lang duren, soms wel tot zes uur, en we proberen echt alles te bespreken. We gebruiken een Excel-bestand om alles te systematiseren, van belangrijke informatie tot actiepunten en vergaderverslagen. We hebben een vaste structuur waarbij we bijvoorbeeld bespreken welke verzoeken zijn binnengekomen, wat we met bepaalde zaken gaan doen en hoe we als team functioneren.

Naast praktische zaken hebben we ook een vast moment om over persoonlijke ervaringen te praten, zoals moeilijke situaties die we hebben meegemaakt. We hadden bijvoorbeeld een jaar geleden een analyse over „dekoloniaal racisme”, met de bekende feministische auteur Adriana Guzmán, wat echt diepe emoties oproept. Dit soort discussies en reflecties zorgen voor intensieve gesprekken, en ons team is behoorlijk divers, met mensen uit Mexico, Spanje, de VS, Frankrijk en ikzelf. Het kan er soms dan ook heel heftig aan toe gaan met veel emoties. Zo leren we mekaar beter kennen, en uiteindelijk weten we ook allemaal weer op te lossen.

En... hoe is het als jullie op veldwerk gaan?

Alex: Het veldwerk duurt meestal een paar dagen, soms drie of vier, maar het kan ook oplopen tot twee weken. Voor mij waren die begeleidingen best intens, omdat je echt veel tijd met de organisatie doorbrengt en meedraait in hun dagelijkse werk. Het leuke is juist dat je langere tijd met ze meeloopt en verschillende plekken bezoekt. Hier in Bogotá begeleiden we zeven of acht organisaties en de gebieden waar je dan heen gaat zijn heel uiteenlopend. Daarnaast is Bogota ook echt een territorium op zich.

Morgen ga ik bijvoorbeeld op een ‘acompañamiento (beschermende begeleiding) in Ciudad Bolívar, met een organisatie die hier hun proces heeft lopen en daarnaast ook activiteiten organiseert in een cultureel huis. Ze werken met jongeren, cultuur, muziek en klimaatprojecten. Zo krijg je echt een beeld van wat er speelt en hoe de organisaties werken, zowel hier in Bogotá als op andere plekken in Colombia.

Wat is je meest bijzondere ervaring tot nu toe?

Sarah: Ik denk echt het contact met de mensenrechtenverdedigers hier. Ik vertelde reeds dat Barrancabermeja een heel warm klimaat heeft, ook politiek gezien. Je zit hier twintig minuten in een bus en je bent al in guerrilla-gebied,

en met veel paramilitairen, om maar iets te noemen. Het is zo indrukwekkend om met mensen van de organisaties daar naartoe te gaan en te zien hoe zij daar zo warm onthaald worden door de gemeenschap. Het maakt echt lokaal een verschil. Het gevoel dat zij iets kunnen bijdragen aan de situatie hier, en dat wij daar een beetje in kunnen ondersteunen, is voor mij heel mooi.

Een mooiste ervaring kiezen is moeilijk, maar wat voor mij ook echt heel indrukwekkend was, was de eerste keer dat ik naar Catatumbo ging. Ik had er veel over gelezen en ik heb lang bij PBI Nederland gewerkt, waar ik veel mensen heb ontmoet die met die

regio bezig zijn. Maar om daar voor het eerst echt op acompañamiento te gaan en alles zelf te zien, was heel anders. Je rijdt door Catatumbo, je ruikt de coca, je ziet de dagelijkse interactie van de ELN-guerilla. Het klikte echt op een andere manier in mijzelf, van oké, dit is het conflict, dit is hier de dagelijkse realiteit. En ik denk op persoonlijk niveau dat ik het gewoon heel bijzonder vind om mezelf op heel veel manieren te bevragen in wie ik ben, in mijn werk, in het samenwonen met allerlei verschillende mensen, en in het sluiten van vriendschappen.

Alex: Voor mij zijn de begeleidingen, de acompañamientos, echt een bijzondere ervaring. Ik heb er tot nu toe drie gedaan, en ze waren allemaal heel verschillend. Mijn eerste



A m e r i k a

acompañamiento in Bahía Málaga, bij Buenaventura, was bijzonder. Daar was een initiatief waar zowel jonge als oudere mensen uit verschillende gebieden bezig waren met het bouwen van hun eigen territorium, via een heel communair proces. We gingen naar een lokale gemeenschapsraad van een Afro-Colombiaanse gemeenschap. In Colombia heb je allerlei verschillende gemeenschappen, van inheemse en campesino tot deze Afro-Colombiaanse gemeenschapsraden, die hun eigen territorium en manier van leven verdedigen. Het was heel bijzonder om veel te leren over zo'n gemeenschap.

Wat Sarah ook zegt, je bent met deze dingen bezig vanuit een theoretisch perspectief, je leest erover, je hoort verhalen, maar als je er echt bent, is het zo anders. Hoe het dagelijkse leven daar is, dat is iets wat je niet kunt begrijpen zonder het zelf te ervaren. Het is zo verschillend per regio in Colombia. Je ziet hoe mensen omgaan met dreigingen, risico's en geweld, maar ook hoe ze hun gemeenschap opbouwen en zich organiseren.

Ook gesprekken met autoriteiten in plaatsen als Putumayo, waar veel narcotrafficking en illegale mijnbouw is, hebben indruk op me gemaakt. Ik had daar gesprekken met het leger, de politie en de Colombiaanse Ombudsdienst. In het begin vond ik dat echt spannend en nu vind ik het heel leuk om te doen. Het was een totaal nieuwe ervaring voor me, en het heeft echt indruk op me gemaakt.

Wat heb je onderschat of wat was uitdagender dan je had verwacht?

Sarah: Ik denk dat het heel belangrijk is dat je alles kan bespreken. Dan is alles mogelijk. Daarnaast is het belangrijk dat je er samen met de collega's voor zorgt dat je ook rust neemt. Wat ik denk dat ik echt heb onderschat, is de culturele verschillen in wat 'werk' betekent. Het concept 'work-life balance' bestaat voor veel mensen gewoon niet. Wat ik ook echt onderschat heb, is de verschillende manieren van zijn, cultuur, uitdrukken. En dat een directe manier van dingen bespreken vaak niet voor iedereen altijd mogelijk is. Het is belangrijk dat je je durft uit te spreken over de manier van werken of het opnemen van vrije dagen, ook al heb je een ander perspectief. Op zoek naar consensus. Maar in dit soort dingen is het belangrijk om te kijken naar de dynamieken, de verschillende perspectieven van mensen. Verder had ik me qua voorbereiding goed voorbereid, veel met voormalig brigadistas gepraat, maar hoe goed je je ook voorbereidt, de realiteit van hoe je hier echt in een team bent, dat ontdek je pas hier.

Alex: Van tevoren wist ik niet goed wat ik kon verwachten. Het is echt een absurde en bijzondere ervaring. Als ik het in één woord zou moeten omschrijven, is het intens. Je

leert er ontzettend veel van, ook over jezelf: waar je vandaan komt, wat het betekent om in dit land te werken, en wat het betekent om in zo'n divers team te werken. Daar probeer je van tevoren op te reflecteren, maar als je er echt middenin zit, leer je het pas echt.

Het is ook pittig. De realiteit confronteert je heel erg met hoe goed je het hebt, de kansen die je gekregen hebt, de omgeving waar je vandaan komt, en gewoon de veiligheid in Nederland. Wij organiseren in het huis heel veel. We proberen wekelijks organisaties of mensen uit verschillende

gebieden en buurten uit te nodigen, een uitwisseling, een soort intercam-bio. Dan hoor je heftige verhalen, en zie je de realiteit van dichtbij. Mensen die heel weinig middelen hebben, die dagelijks met veel geweld te maken hebben. Dat enorme verschil kan mentaal best zwaar zijn. Dan moet je steeds de balans vinden tussen je eigen aanwezigheid en wat je kan bijdragen voor het project als collectief. Niet zo veel bezig zijn met jezelf als individu, maar kijken wat je samen kan doen. Dat maakt het werk intens, uitdagend, maar ook heel bijzonder.

Hoe ervaar je Colombia nu je hier zo dicht bij het conflict staat?

Alex: Het is sowieso een heel ander Colombia dan je ziet als je hier zou reizen of op vakantie bent. Je voelt en ziet deels het conflict en de problematieken, maar tegelijkertijd merk je dat het deels een stil conflict is. Op veel plekken is er totale controle, maar dat zie je niet direct. Mensen worden vaak het zwijgen opgelegd en hun leven wordt gecontroleerd. Dit is iets wat erg onder de oppervlakte gebeurt. Die complexiteit van het conflict leer je hier pas echt kennen.

Tegelijkertijd zie je ook hoe mensen hun dagelijkse leven leiden: muziek maken, eten, dansen. Het gewone leven laat een heel ander gezicht van Colombia zien. Tegelijk merk je dat deze realiteit soms geromantiseerd wordt, zowel het activisme als het conflict zelf. Ik denk dat je hier gewoon ziet dat de werkelijkheid niet zo zwart-wit is. Je ziet de moeilijke dingen, maar ook het alledaagse leven, dat in Colombia vaak ook heel mooi is.

Zou je anderen aanraden om veldvrijwilliger bij PBI Colombia te worden?

Alex: Ja, honderd procent. Ik denk wel dat je er echt voor open moet staan om flexibel te zijn, om samen te wonen en te werken met gelijkaardige mensen, om open te staan voor frictie en conflicten, en gewoon de hele ervaring te omarmen. Maar als dat bij je past, dan kan ik echt zeggen dat dit de beste beslissing was die ik heb genomen. Ik ben heel blij met het werk en ik heb een superleuk team. Ik had niet anders gewild. Dus ja, ik zou het absoluut aanraden!

Artikel van PBI Nederland



Mexique

Le Plan Michoacán ou les limites d'une paix militarisée

Le dernier numéro d'à propos, le magazine suisse du KOFF pour la promotion de la paix (voir <https://koff.swisspeace.ch/apropos/fr>), est consacré à la démilitarisation et aux fondements d'une sécurité durable. Ci-dessous, nous reproduisons l'article que Txell Bonet, assistante de plaidoyer et communication de PBI-Suisse, a écrit sur le Plan Michoacán au Mexique. Lancé par le gouvernement mexicain en novembre dernier et dénoncé depuis par de nombreux défenseurs des droits humains locaux, ce plan omet de mettre en place une défense accrue des personnes les plus vulnérables.

Le 9 novembre 2025, la présidente mexicaine Claudia Sheinbaum a lancé le Plan Michoacán pour la Paix et la Justice, mobilisant 12 500 militaires et 57 milliards de pesos (environ 2,5 milliards d'euros). Son objectif : rétablir la sécurité dans un État durement touché par la violence du crime organisé. Pourtant, ce plan omettait toute protection spécifique pour les défenseurs des droits humains, les communautés autochtones et les journalistes, alors même qu'ils figurent parmi les plus exposés à cette violence.

Dès l'annonce du Plan, le Conseil Suprême des Peuples Autochtones du Michoacán dénonçait une initiative « discriminatoire, unilatérale et trompeuse », élaborée sans consultation des peuples autochtones. Six mois après le lancement de ce plan, une analyse basée sur les données officielles a démontré une hausse de la criminalité dans plus de la moitié des municipalités du Michoacán. Le 5 mai 2026, la reprise d'affrontements entre groupes criminels à Apatzingán a forcé 668 personnes à fuir leurs foyers. Pour Julio Franco de l'Observatoire de sécurité humaine d'Apatzingán, « le déploiement accru des forces de sécurité ne fait que consolider la militarisation, sans renforcer l'autorité de l'État mexicain ni l'État de droit sur ces territoires. » Les communautés purépecha d'Acachuén ont dressé un constat similaire, qualifiant le Plan d'« échec total ».

Dans ce contexte, l'Espacio OSC – une plateforme nationale regroupant des organisations de défense des droits humains et de la liberté de la presse, accompagnée par PBI-Mexique depuis plus de dix ans – a demandé que le Plan reconnaisse les défenseur(e)s et les journalistes comme des groupes ayant des besoins spécifiques de protection. Cette demande revêt une importance particulière au Michoacán, qui compte aujourd'hui 158 bénéficiaires du Mécanisme fédéral de protection, ce qui en fait le troisième État le plus concerné du pays. Pourtant, le Plan ne les mentionne pas.

Sur place, PBI accompagne le Réseau de Solidarité pour les Droits Humains (Red Solidaria de Derechos Humanos de Michoacán), dont fait partie la défen-



L'accompagnement international contribue à renforcer la visibilité et la protection des défenseur(e)s des droits humains au Michoacán

seure purépecha Claudia Ignacio Álvarez. En décembre 2025, dans le cadre d'une tournée de plaidoyer de PBI, elle s'est rendue au Royaume-Uni pour rencontrer des parlementaires britanniques et le ministre des droits humains. Évoquant les risques auxquels font face les personnes défenseuses autochtones, elle a déclaré : « Les femmes purépecha sont battues lorsqu'elles prennent la parole. La police arrive en tenue anti-émeute pour m'intimider, pour m'empêcher de parler ou d'agir. Nous sommes suivies partout. Des policiers lourdement armés stationnent devant nos maisons et nous surveillent. La police a même menacé de me tuer. »

L'expérience du Michoacán illustre les limites des approches axées principalement sur le déploiement militaire en vue du rétablissement de la paix. Pour les militants, les journalistes et les communautés autochtones, la sécurité passe aussi par la protection des droits, l'accès à la justice et le maintien d'un espace civique ouvert. Dans ce contexte, le travail de PBI est toujours plus pertinent : l'accompagnement des défenseur(e)s de la société civile à travers le renforcement de leur visibilité et de leurs réseaux de soutien, afin qu'ils puissent poursuivre leur travail malgré les risques induits par la militarisation en hausse.

Txell Bonet

Reconduction du droit à octroyer des attestations fiscales

Pour tout don d'au moins 40 euros, PBI-Belgium a reçu la reconduction de son droit à octroyer des attestations fiscales pour les années futures. Aussi n'hésitez pas à effectuer un ordre permanent au profit du compte de notre organisation BE07 0011 0164 5366. Merci d'avance.

